



Notr'Canard

Bulletin d'information de la Confrérie St Hubert du Grand-Val

Nr 100, novembre 2015



Chers amis de la Confrérie St Hubert du Grand-Val,

Le 3 novembre prochain, le jour de la St Hubert, la Confrérie St Hubert du Grand-Val va se lancer dans sa dixième année d'existence. Avec ceci coïncide aussi la publication de la 100^{ème} édition du petit bulletin d'information Notr'Canard. Cela en fait des mots et des pages alignés...

Chaque édition avait pour but de partager notre vécu de chasse. Nous voulions aussi montrer la beauté de la nature de notre région. En regard des félicitations et des nombreuses réactions d'encouragement reçues, je suis sûr que nous avons réussi. Un lectorat qui s'agrandit d'éditions en éditions. De plus, nous profitons totalement des possibilités qu'offrent aujourd'hui les médias électroniques.

Ce qui fait encore plus plaisir, c'est de constater que notre bulletin est également lu à des milliers de kilomètres de chez nous, et même sur d'autres continents. Cela me fait chaud au cœur de savoir que nos expatriés se sentent encore un peu chez nous avec Notr'Canard.

La course aux sujets et le bouclage rédactionnel d'un bulletin ne sont pas toujours aisés pour le bureau central. Mais vous avez été nombreux à participer et à nous soutenir dans cette aventure. Soyez-en infiniment remercié!

Et que l'aventure continue ... je compte sur vous!

*Votre Président
René Kaenzig*

La saison de la chasse bat son plein dans nos forêts



STEPHANE GERBER
GRAND VAL. Qui dit automne, dit saison de la chasse. Quand bien même peu connue et souvent décriée, la discipline fait le bonheur de nombreux individus dans la région. Le Journal du Jura a suivi un chasseur dans sa traque à l'animal. Reportage. **PAGE 3**

Tirer sur une bête n'est pas anodin

par Catherine Bürki, journaliste
(article publié dans le *Journal du Jura*, édition du 9 octobre 2015)

Saison de chasse. L'arrivée de l'automne a sonné les beaux jours de la chasse. Ressortant fusils et carabines, les chasseurs de la région ont repris le chemin des forêts pour traquer sangliers et chevreuils. C'est le cas de René Kaenzig et de son fils Evan.

Aux premières heures de la journée, la quiétude règne sur le Raimeux. Alors que le soleil ne s'est pas encore levé, rien ne semble venir troubler le calme de la montagne. Rien excepté un léger bruissement. Celui de quelques pas sur l'herbe humide. "Il faut rester le plus discret possible", souffle alors une voix, à peine audible. Tout de vert vêtu, casquette sur la tête et carabine dans le dos, René Kaenzig est presque invisible. Âgé de 55 ans, ce citoyen de Crémines s'est levé aux aurores pour s'adonner à sa passion: la chasse. Il est 6h45 et ce dernier s'apprête ainsi à entamer une longue

Confrérie St Hubert du Grand-Val

st-hubert-du-grand-val@bluewin.ch
<http://www.st-hubert-du-grand-val.org>
CH-2746 Crémines, Suisse





journée de traque, qui durera peut-être jusqu'à la tombée de la nuit.

Silence absolu

Actif depuis une quinzaine d'années, René Kaenzig est un adepte de la chasse à l'approche. *"Je pars seul, sans chien"*, murmure-t-il. Tout en longeant la lisière de la forêt, l'homme est à l'affût. *"L'idée est de se promener à la recherche du gibier. Une fois que je l'ai débusqué, je m'en approche le plus possible avant de tirer"*.

Sanglier, renard, blaireau, chamois: sur les hauteurs du Raimeux, en dessus du Grand Val, nombreuses sont alors les proies qui peuvent se retrouver au bout de sa carabine. *"Depuis le 1^{er} octobre et jusqu'au 15 novembre, c'est la saison du chevreuil"*, précise-t-il. Et de sourire: *"L'année passée, j'en ai eu deux!"*.

À mesure que le jour se lève, René Kaenzig se fait plus discret. Pour lui, le maître mot de la chasse est le silence et la discrétion. *"L'animal ne doit ni nous voir ni nous entendre, sinon il déguerpi"*. Derrière lui, Evan, son fils de 11 ans, a semble-t-il compris le principe. D'une petite voix, il chuchote: *"J'accompagne mon père depuis tout petit. J'aime me retrouver dans la nature"*. Attentif, le jeune homme porte une attention particulière à l'endroit où il pose chacun de ses pieds. Il suit ainsi les conseils de son père: *"Avoir les yeux partout. Tantôt au loin pour repérer le gibier. Tantôt par terre pour éviter de faire craquer des brindilles"*.

Habitué à arpenter le Raimeux de long en large, celui-ci connaît comme sa poche les habitudes des animaux qui y vivent. D'un pas aussi déterminé que léger, il se

dirige dans une petite clairière où aime à venir se prélasser une famille de chevreuils. En silence, père et fils tentent alors de traquer des signes d'un éventuel passage. Du bout des doigts, Evan désigne un petit trou dans un coin de terre mouillée. *"Une trace de chevreuil"*, confirmera son père.

En chasseur chevronné, ce dernier décèlera encore nombre d'indices témoignant de la présence d'autres bêtes. De la crotte de chamois aux touffes d'herbes écrasées par un blaireau, en passant par une flaque dans laquelle un sanglier aurait pris son bain: rien ne lui échappe. *"Tout ça ne s'apprend pas dans les bouquins, mais sur le terrain"*.



René Kaenzig et son fils Evan grimpent au Raimeux dès qu'ils le peuvent. A l'affût, ils traquent chevreuils, chamois et sangliers. S.GERBER (2015)

Amoureux de la nature

Si René Kaenzig semble connaître sa copie sur le bout des doigts, le gibier ne se presse pas au portillon en cette matinée d'octobre. *"Il faut être patient"*, concède-t-il, scrutant l'horizon avec ses jumelles. *"Il m'arrive de marcher jusqu'à dix kilomètres en une journée sans voir de gibier"*.

En moyenne, ce sont entre cinq et six bêtes que le chasseur ramène chaque année à la maison. Si les trophées sont donc plutôt rares, la satisfaction n'en est



LA TRAQUE DU GIBIER
EN IMAGES

Le regard lointain René Kaenzig et son fils Evan ne se séparent jamais de leurs jumelles. S.GERBER

Empreintes Les chasseurs sont à l'affût du moindre indice. Comme ici une trace de pattes de chevreuil. S.GERBER

Jolies rencontres Les chamois ont pris leurs aises sur les hauteurs du Raimeux. R. KAENZIG



pas moindre. *"Tout le plaisir est dans la recherche et l'approche de l'animal. Même si je peux tirer jusqu'à 200 mètres avec ma carabine, j'essaie d'aller au plus près et n'excède jamais les 60 mètres".*

Le cliché du chasseur sans cœur tirant sur tout ce qui bouge? *"Ce n'est pas ça du tout. La grande majorité sont de véritables amis de la nature".* Pour lui, les adeptes de cette discipline auraient même un rôle important à jouer. Celui de garantir un certain équilibre naturel. *"L'homme prend de plus en plus de place et bouleverse en partie cet équilibre. En chassant, on ne réduit pas le cheptel, on ne prend que l'excédent de la nature".*

Et d'ajouter qu'à la chasse, le coup de carabine n'est par ailleurs pas un geste à prendre à la légère: *"Ce n'est pas anodin de tirer sur une bête. En le faisant, on enlève quand même une vie. Ça engendre de drôle d'émotions".*

À ces mots, le chasseur stoppe sa traque. De sa poche, il tire un petit appareil photo, puis affiche le cliché d'un chamois abattu quelques semaines plus tôt.

Dans la bouche de l'animal, on note alors la présence d'une fleur. *"Le respect pour les bêtes est total. Cette fleur symbolise son dernier repas. C'est une manière qu'ont les chasseurs de faire honneur aux bêtes".*

Des mets rares

Quant à savoir ce dont il advient du gibier tué, celui-ci est soit vendu à des restaurateurs, soit conservé. *"Je le bouchoie et cuisine moi-même. Je fais notamment du tartare de chevreuil, un mets que l'on ne trouve pas beaucoup dans le commerce",* indique René Kaenzig, sous le regard gourmand de son fils.

Soulignons enfin que si ces derniers sont rentrés bredouilles de leur partie de chasse, ils n'en avaient pas moins le sourire. *"Nous avons eu du plaisir à être en pleine nature, c'est l'essentiel".* Et de glisser encore que de toute manière, le

congélateur familial recèle encore quelques trésors de chasses plus anciennes.

La chasse: une partie de plaisir mais pas un jeu

• Sécurité avant tout

Quand bien même la chasse demeure un hobby, René Kaenzig souligne qu'elle n'est pas à prendre à la légère. *"On peut tuer quelqu'un avec une carabine. Il y a de nombreuses règles à respecter pour garantir la sécurité".* À ce

titre, il précise qu'il est notamment interdit de tirer sur l'animal si rien ne peut arrêter la balle derrière lui. *"Il faut une petite butte par exemple",* illustre-t-il. Pas question non plus de tirer à tout-va. Chaque balle n'ayant pas atteint sa cible doit être annoncée au garde-faune. Et René Kaenzig d'indiquer encore qu'obtenir son permis de chasse n'est pas

une mince affaire. *"Il s'agit non seulement d'apprendre à tirer, mais aussi de connaître la faune et la flore sur le bout des doigts".* Le tout complété par une centaine d'heures de travail de nettoyage et d'entretien de forêts ou de rivières.

• Ne pas déranger

Autre exigence primordiale à laquelle doivent répondre les chasseurs: ne pas déranger la nature. *"Le but est de prélever uniquement l'excédent des ressources de la nature pour garantir des cheptels adéquats".* Dans le canton de Berne, on ne peut ainsi chasser que les lundis, mercredis et samedis. De plus, des quotas redéfinissent chaque année le nombre de bêtes abattables pour chaque espèce.

Ceci est valable dans chacune des 18 zones de chasse du canton. *"Cette année, j'ai par exemple acheté le droit de tuer deux chevreuils",* indique René Kaenzig. Et ce dernier de glisser qu'il n'y a pas de pire catastrophe pour un chasseur que de blesser un animal sans parvenir à le tuer. *"Dans ce cas, on a l'obligation de le rechercher pour l'achever".*





• **Une Confrérie**

Outre le fait d'être un chasseur à ses heures perdues, René Kaenzig est le créateur et président de la Confrérie St Hubert du Grand-Val. Créée il y a presque dix ans et baptisée du nom du saint patron des chasseurs, celle-ci a pour objectif de "*faire connaître la chasse et les plaisirs de la nature à ceux qui ne pratiquent pas cette discipline*". À ce titre, elle organise notamment des sorties en forêt pour les classes d'école, le Passeport vacances ainsi que pour l'Université populaire.



"*En dix ans, nous avons bien vu défiler un millier d'enfants*", estime René Kaenzig. À raison de 11 numéros par année, la Confrérie édite encore un petit bulletin d'informations. Celui-ci est disponible sur internet (st-hubert-du-grand-val.org) ou dans les auberges du Grand-Val.

La *Confrérie St Hubert du Grand-Val* tient à remercier Mademoiselle Catherine Bürki, journaliste au *Journal du Jura*, pour l'excellent article qu'elle a rédigé et qui fut publié le vendredi 9 octobre 2015.

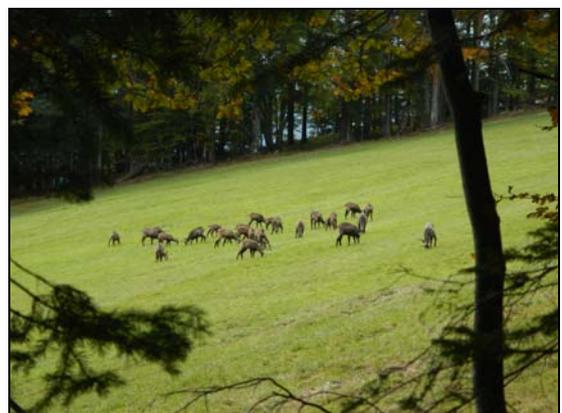
Catherine Bürki ne connaissait pratiquement rien de la chasse. En accompagnant nos deux chasseurs pendant seulement trois heures, elle a su ressortir l'essentiel de notre passion. Avec ses mots, elle a magnifiquement transmis ce qu'elle a vécu.

Félicitations *Cathy!*
Et un grand bravo!

Prochain Stamm !

**Mardi, 24 novembre 2015
20:00 heures**

Quelques petits instants partagés
par René Kaenzig





Bon appétit !

Les *Fajitas* du chasseur

par René Kaenzig



C'est en échangeant quelques mots avec un ami habitant aujourd'hui en Amérique centrale, que m'est venu l'idée de créer un petit met "chasseur" avec en plus, la petite touche mexicaine. De plus, on nous en met plein la vue actuellement dans les *fast-foods* ainsi que dans les publicités télévisées ... alors il fallait bien un peu concurrencer toute cette avancée avec mes propres idées. Que trouve-t-on de plus simple dans la diversité de la cuisine mexicaine? C'est les *fajitas*, ces galettes dénommées *tortillas* et décorées de tout ce que l'on trouve de comestible.

J'ai tenté les "*Fajitas* du Chasseur". J'aurais pu aussi dénommer ce petit en-cas comme "*Wraps* du Chasseur", mais cela aurait un peu trop dénaturé l'idée initiale de mon met *tex-mex* (*Texas-Mexique*). *Wrap* monopolisant un peu trop son origine nord-américaine.



Bref, plus simple ce n'est pas possible. Préparons tous les ingrédients dans des petites assiettes. Couper de la viande de chevreuil en petites lamelles, saler et poivrer ... et pourquoi pas assaisonner le tout avec un mélange d'épices *tex-mex* (toute la réussite est dans l'assaisonnement). Je coupe également en petits dés des oignons et des bolets (du *Raimeux* bien entendu). Quelques chanterelles nettoyées (qui viennent également du *Raimeux*), on coupe les plus grandes. Et l'on prépare sur le plan de travail la pile

des *tortillas*, quelques feuilles de salade verte et quelques tomates également coupées en petits cubes. Des poivrons coupés en lamelles pour y mettre encore un peu de la couleur. Et pour les inconditionnels des piments ... c'est à vous de choisir ...



Il me faudra une grosse casserole, genre *wok* pour faire sauter les aliments. Si la casserole est assez grande, il est possible de faire cuire le tout en même temps dans un peu d'huile. Moi je préfère étape-par-étape et remettre les aliments un-à-un dans de belles petites coupelles après la cuisson. Ceci permet un meilleur contrôle de chaque aliment séparément. Ceci permettra aussi aux convives de créer leurs *fajitas* individuellement. Chacun pourra se servir et mélanger les mets qu'il préfère.

Mais l'art de rouler les *fajitas* est une autre histoire. Tout le monde se souvient ou a déjà été confronté avec la sauce qui sort malencontreusement du *tortilla* et qui coule le long des bras quand on mange un *fajita*, un *taco* ou un *wrap*. Tout le monde se souvient du moment où le tout se démonte et que les mets retournent de façon autonome dans l'assiette ... ou ailleurs.

Ci-dessous, une des nombreuses manières de rouler les *fajitas*. C'est la plus facile et c'est celle que je préfère:



Bon appétit !



C'est aussi cela la chasse

par René Kaenzig

Le chasseur ne rentre jamais bredouille à la maison. Il retourne chez lui toujours avec de belles images et de magnifiques souvenirs, avec d'intenses émotions et parfois aussi avec ceci:



La Confrérie dans les médias

Revue mensuelle *Diana / Chasse et Nature*
Edition d'octobre 2015

Complet!



La disponibilité de la Confrérie St-Hubert du Grand-Val depuis presque une décennie est devenue un module incontournable du programme Passeport-vacances du Jura bernois. Les activités proposées sur toute une semaine par ce petit regroupement de chasseurs de la région de Moutier (BE) sont littéralement prises d'assaut dès l'ouverture

des inscriptions. On affiche complet en quelques heures seulement.

Les cinq sens sont mis à rude épreuve. Les enfants ont le privilège de voir, d'entendre, de sentir, de toucher et même de goûter à tout ce qui est en relation avec la beauté de notre nature. Une aventure inoubliable qui étonne même les parents au retour de leurs

enfants à la maison tellement ils rayonnent de leur émerveillement.

Tous les éléments ont contribué à la réussite et au succès de la cuvée 2015, aussi bien la météo que la faune, les enfants et les trois animateurs de la confrérie. ■

Bravo et merci à tous!





Les textes de notre ami alsacien *Daniel Moerlen* que nous publions dans *Notr'Canard* émerveillent à chaque fois nos lecteurs. *Daniel* sait tellement bien mettre des mots sur ce qu'il voit et ce qu'il vit lors de ses nombreuses balades dans notre région. Nous tenons encore une fois à le féliciter et à le remercier.

Le texte ci-après parle cette fois du cheminement de sa propre vie. Transmettre toutes ces confidences n'est pas un exercice facile. Mais par ce très beau texte, *Daniel* a encore une fois réussi à nous dire que la Nature est belle, qu'elle nous aime et que nous devons l'aimer.

Chapeau bas *Daniel!*

À l'encre de mon cœur

par Daniel Moerlen, Alsace/France
à suivre également sur FB:

["Mes balades photographiques et poétiques"](#)

Je fais partie de ces rêveurs qui s'émerveillent devant une épaule de forêt appuyée contre le bleu du ciel, un tapis de fleurs ondulant dans le velours des prés, la danse des flocons de neige papillonnant dans le ciel d'hiver. Certains pensent que ce penchant pour la poésie, la rêverie, est une preuve de faiblesse. D'instinct je me suis tourné dès mon plus jeune âge vers la nature, comme s'il y allait de ma survie, pour le moins de mon bonheur de vivre. Je n'avais qu'une envie: courir la campagne, suivre les chemins. Les collines et les vallées s'accordaient parfaitement à mes pensées. Elles formaient une sorte de nid dans lequel il me suffisait de me blottir pour être heureux. Assis dans l'herbe, je lorgnais d'un œil la fourmi ou la sauterelle qui passait négli-

gement à proximité. À cet âge-là, je ne m'intéressais guère à l'école. Je ne pensais qu'à courir la campagne, à côtoyer des poètes et des artistes peintres. J'ai passé beaucoup de mon temps à la recherche de sensations miraculeuses dans les forêts, sur les montagnes, près des rivières, ou dans les prairies parsemées de fleurs multicolores.

Parfois, le soir, avant de m'endormir, je revis ces heures protégées de mon adolescence où tout me paraissait avoir été fait pour durer longtemps. Je me souviens très bien de ces moments. Ma mémoire est un labyrinthe dont je connais parfaitement chaque détour, car j'ai le temps, depuis quelques années, de l'explorer à ma guise. Je revois très bien ces journées lumineuses. Quand on a touché au bonheur, son parfum demeure en nous.

Au cours de mes études j'ai découvert le philosophe *Henri David Thoreau*. Ses réflexions sur la vie simple dans les bois m'ont influencé. J'ai eu à partir de ce moment-là, une prédilection pour les sorties en solitaire, sans pour autant - je m'empresse de le dire - refuser toute compagnie à l'instar de *Jean-Jacques Rousseau* ou de *Robert-Louis Stevenson*, ou encore de ces autres fous de la marche, *Jacques Lacarrière*, *Jacques Lanzmann* et *Bernard Ollivier*. C'est à cette époque que





commencèrent vraiment mes longs vagabondages, mes errances dans la contemplation. Le tacite langage de la Nature me pénétrait, m'imprégnait et doucement me persuadait de l'insuffisance du vocable humain. Quand mes parents me demandaient où j'allais, je leur répondais: "Je ne sais pas ... dans la nature, à quelque-part dans le *Sundgau*". Je revenais quand le soleil était en train de se coucher. Et quand je disais où j'avais été, on s'étonnait presque toujours: "Ah, tiens, je ne connais pas. Ça se trouve où exactement? C'est loin?".

Le vrai visage d'une contrée ne se révèle qu'à celui qui la parcourt à pied. De plus, mieux connaître un coin de terre, c'est bien souvent l'apprécier et l'aimer davantage. C'est dans cet esprit que je me suis mis à parcourir le *Sundgau*, vieille terre chargée d'histoire. Puis j'ai poussé les portes du proche *Jura*. J'y ai vagabondé et découvert des coins que je ne connaissais pas et qui

semblaient attendre ma visite. C'est en tous cas l'impression que m'ont donné les habitants de l'*Ajoie* en m'accueillant à chaque fois à bras ouverts. Je ne l'ai jamais oublié puisque je suis souvent retourné leur rendre visite.

En parcourant les sentiers, j'ai toujours été animé par le besoin d'écouter la leçon de la nature. La marche m'a introduit et mêlé aux éternelles grandes questions de la vie: Qui a créé le monde? Pourquoi sommes-nous là? Qu'est-ce qu'il y a après la vie? J'ai gravi des collines arrondies, ondulantes, allant de vallon en vallon à la recherche de nouvelles perspectives. Cela ne tenait pas de l'aventure. Je ne me prenais pas pour un explorateur de terres inconnues. Je me sentais plutôt proche du vieux poète chinois du VIII^{ème} siècle, *Li Po*, marcheur sans exploits, ou l'auteur valaisan du «Petit traité de la marche en plaine», *Gustave Roud*. Souvent je m'asseyais, le dos contre un tronc d'arbre couvert de mousse, et je

contemplais des morceaux de géographie qui ne figuraient pas dans les guides touristiques, mais dont la beauté ainsi déployée était si radieuse, si excitante, que tout le reste me semblait si lointain. J'en profitais pour manger un ou deux biscuits secs. Il m'arrivait aussi de m'allonger dans l'herbe tendre, prenant pour oreiller un léger monticule. J'ai choisi des chemins de terre tracés à travers champs, où la seule compagnie que je pouvais espérer était celle des oiseaux, d'ailleurs étonnés d'apercevoir un bipède. Parfois, mon chemin s'est fait de moins en moins marqué, pour finir par s'évanouir dans un pré ou dans un champ. J'ai longé des prairies couvertes d'herbe épaisse que j'ai évité de traverser, car elles étaient parsemées de fleurs fragiles et multicolores gorgées de soleil qui avaient une qualité poétique supérieure au damier net des champs de blé, de colza, et de maïs. Au printemps, j'ai profité du spectacle éphémère des arbres fruitiers éclaboussant





les prairies de taches blanches et roses. J'ai écouté le bourdonnement des abeilles redoublant d'ardeur dans les corolles des fleurs. J'ai observé les papillons surgir et gambader de fleur en fleur, en battant des ailes. Je me souviens des douces et délicates senteurs de l'herbe fauchée que l'on retourne à la fourche et que l'on étale pour qu'elle sèche au soleil. Il m'arrivait de m'égarer sur des sentiers qui semblaient ne jamais devoir finir, comme si une main sournoise les avait étirés jusqu'à l'infini. L'intérêt que j'ai toujours manifesté pour les régions que j'ai traversé, m'a souvent valu l'estime de ses habitants.

J'ai souvent été confronté à un débat intérieur pour savoir quelle direction prendre. Quelle qu'est pu être ma direction, j'avais conscience que c'était celle de mon destin. Chemin faisant, j'ai guetté le moindre signe de vie. L'œil indiscret du chasseur d'images s'étant insinué au cœur de cet univers, ce fut souvent la révélation de l'extraordinaire diversité du monde des insectes, aux architectures et aux structures souvent compliquées.

J'ai fait connaissance avec les solitudes bénies des étangs aux eaux parfaitement étales, à peine troublées par le sillage des canards. Je m'y suis arrêté longuement, entouré d'une nature pensive et calme. Il arrivait que quelques oiseaux dont je venais de troubler le séjour dans un arbre, poussent des cris d'alarme. J'ai longé des cours d'eau, tantôt filets discrets, tantôt ruisseaux tour à tour accueillants et rebelles, écoutant leur cœur battre. J'ai ouï la musique de l'eau qui court. Je suis remonté à leur source, car on veut tout savoir de ceux que l'on aime. Je les ai vus émerger du ventre de la terre, se faufiler entre les herbes, cascader en riant comme des enfants. J'ai arpenté les bois, sous une

voûte de feuillage parcourue par tout un réseau de fissures et de trouées, au travers desquelles s'infiltraient une lumière fantastique quand les rameaux des arbres étaient devenus des rameaux d'or sous la bienfaisante caresse du soleil, quand le sous-bois sentait bon la tourbe et les champignons, trahissant le caractère périodique de la nature. Des arbres centenaires semblaient vouloir embrasser toute la campagne environnante avec leurs larges bras déployés. Ils affichaient une longévité et une puissance, malgré la vicissitude des saisons et les aléas de l'histoire. J'ai toujours pensé que la vie d'un arbre



centenaire pourrait servir de canevas à un roman. On pourrait imaginer un vieux chêne racontant au passant tout ce qu'il a vu. J'ai guetté les animaux, à l'affût à la lisière d'un bois, l'appareil photo à la main. Je me suis laissé surprendre par l'inattendu qui pouvait être l'envol de canards sauvages sur un étang, la rencontre avec un faisan, un chevreuil ou un sanglier, ou, plus rare, avec un renard.

Le lien entre les bêtes et moi ne s'est jamais rompu. J'ai toujours ressenti une fraternité pour les animaux, qu'ils soient sauvages ou de compagnie. Il y a différentes manières de regarder une vache. Je ne sais pas pourquoi, mais je dois dire qu'elles ont toujours suscité ma sympathie. Je ne



suis pas le seul puisque, sauf erreur de ma part, elles ont suscité l'intérêt des peintres hollandais du XVII^{ème} siècle. Il m'est arrivé de leur parler comme il m'est arrivé de parler aux chevaux. Je leur ai même fait des confidences. On les décrit toujours comme des bêtes dépourvues d'intelligence, justes bonnes à fournir du lait et de la viande. Pourtant, en croisant leur regard méditatif, j'y ai trouvé quelque chose d'apaisant. La description des vaches du *Berry* faite par *Georges Picard* dans son livre «Le Vagabond approximatif» est savoureuse.

J'ai visité des ruines de châteaux où dorment des secrets, vieilles pierres au passé pathétique habillées de lierre, abandonnées au silence et aux fantômes du passé. J'ai traversé des villages aux fenêtres garnies de géraniums qui déclinaient une coquetterie courtoise, une riante aménité, déferlant parfois jusqu'à l'opulence. J'ai croisé des enfants habillés en blanc, enrubannés de fleurs qui défilaient dans leur vil-

lage, allant de maison en maison. Je me suis arrêté dans des églises et des chapelles, tel un pèlerin en quête de paix intérieure. Que l'on soit croyant ou pas, pratiquant ou non, pénétrer dans une chapelle permet non seulement de se reposer physiquement, mais également spirituellement. Je me suis arrêté maintes fois pour écouter, observer, attendre, écouter. J'ai croisé des inconnus. J'ai fait des rencontres. J'ai échangé des conversations quand un simple salut ne suffisait plus. Chaque visage est différent, comme chaque chemin est différent des autres et comme chaque jour est différent des autres. Je me souviens de ces nonagénaires à la peau parcheminée et dont les dernières dents noires semblaient percer les joues. Ils m'ont appris beaucoup de choses sur la vie dans les villages

d'autrefois. L'un d'entre eux m'a dit un jour avec philosophie: "Vous savez, je suis maintenant dans la salle d'attente". Je lui ai répondu: "En vérité, nous le sommes tous". La marche seule permet ces échanges. Au fil de ces errances, j'ai fait provision d'images que j'ai retrouvées et que je regarde aujourd'hui avec nostalgie.

Plusieurs années de suite, je suis parti en vacances avec mes parents dans l'*Oberland Bernois*. Je mesure aujourd'hui la chance que j'ai eu de pouvoir passer des vacances fabuleuses, riches en découvertes. Me retrouver au pied de l'*Eiger*, du



Mönch et de la *Jungfrau* représentait pour moi quelque chose d'extraordinaire. Quelques années plus tard, nous sommes allés dans le *Valais*. C'est là que j'ai véritablement découvert la haute montagne. Je me souviens très bien du premier contact à la descente du bus qui nous amenait sur les hauteurs de *Saas Fee*: ce fut un choc. Je suis resté muet face à un paysage grandement plus imposant que tout ce que j'avais vu jusque-là. Les alpes se sont révélées à moi, faites de sommets enneigés rangés côte à côte, immobiles, unis les uns aux autres par des arêtes vives: quelle divinité, quelle perfection dans leur architecture! Quelle simplicité et en même temps quelle complexité de détail! C'était proprement indescriptible. Je découvrais ce jour-là la splendeur collective des montagnes chargées de millénaires, sculptées



avec une infinie patience par l'eau, la neige et le vent. Je me souviens de ma découverte du *Cervin*. Nous sommes arrivés à *Zermatt* en fin de journée, par une journée maussade. D'épais nuages étaient accrochés aux sommets qui nous entouraient, jouant les trouble-fête. Impossible de les apercevoir. Ce n'est que le lendemain matin, lorsque nous avons tiré les rideaux, que le «Lion de Zermatt» s'est révélé à nous. J'en ai gardé une vision radieuse, souvenir que viennent perpétuer les photographies que j'en ai faites.



Maintes fois j'ai tenté de saisir l'image d'animaux sauvages et libres dans leur milieu naturel, afin de rapporter des images authentiques. Je suis allé à leur rencontre. J'ai vécu l'attente. Puis, l'instant du contact est venu. J'ai pris une photo, non pas «pour épater la galerie», mais pour figer dans le temps cet instant privilégié. J'étais conscient que je n'étais pas le premier à prendre ce cliché, et que des centaines, sinon des milliers d'images avaient déjà été réalisées sur le sujet. Cela ne m'interdisait pas d'«immortaliser» cette rencontre sur la pellicule. Elle figure aujourd'hui en bonne place au mur de ma chambre, suscitant l'émerveillement de mes petits-enfants, à chacune de leurs visites. J'ai trouvé tant de belles fleurs que je n'avais jamais vues auparavant, que j'étais tout excité. Par endroits, elles couvraient le sol comme un véritable jardin. Je me suis souvent dit en les admirant, qu'elles feraient un sujet superbe pour un artiste peintre. Frustré par

mon ignorance en matière botanique, je me suis juré d'étudier sérieusement la matière dès que j'en aurai l'occasion. Je n'ai jamais eu la patience de le faire. La botanique semble facile tant que l'on ne s'est pas affronté aux complexités des classifications florales. Je me suis vite découragé. Je me suis contenté de repères paresseux et souvent trompeurs liés à la couleur des fleurs, négligeant l'esprit analytique de leurs attributs scientifiques.

J'ai retrouvé des souvenirs de quelques courses alpines. Je tiens à préciser que les ascensions que j'ai faites n'ont jamais éveillé l'attention de personne, et ne vaudraient pas même la peine d'être mentionnées dans une revue alpine. Il s'agit simplement d'ascensions sans difficulté notable, parfaitement dédaignées des alpinistes chevronnés. Je ne me suis jamais compté au rang des alpinistes. Je ne me suis jamais permis de discourir sur les techniques alpines, sur le maniement de la corde et du piolet. Pourtant, quiconque a suc-

combé un jour devant la magie de la haute montagne comprendra que mon entrée dans le royaume des quatre mille avait quelque chose de solennel. Je suis bien trop gauche pour évoquer les sentiments qui m'étreignaient lorsque pour la première fois avec mes amis, nous avons quitté le refuge pour nous enfoncer dans la nuit. Je me souviens que la lune jouait le premier rôle dans le décor inoubliable. Les puissants bastions de roc étendaient leurs lourdes ombres sur le glacier. Puis la clarté nocturne s'est estompée lentement dans les blêmes lueurs du jour naissant. Peu à peu, l'astre du jour a débarrassé les parois de leurs sombres manteaux. Éclatants de pureté, les pics, les arêtes et les dômes sont alors apparus dans toute leur splendeur. Les montagnes dressées devant mes yeux éclipsaient les images que je m'en étais faite. À vrai dire, ce n'était pas seulement leur hauteur, mais surtout la puissance de leurs masses qui me

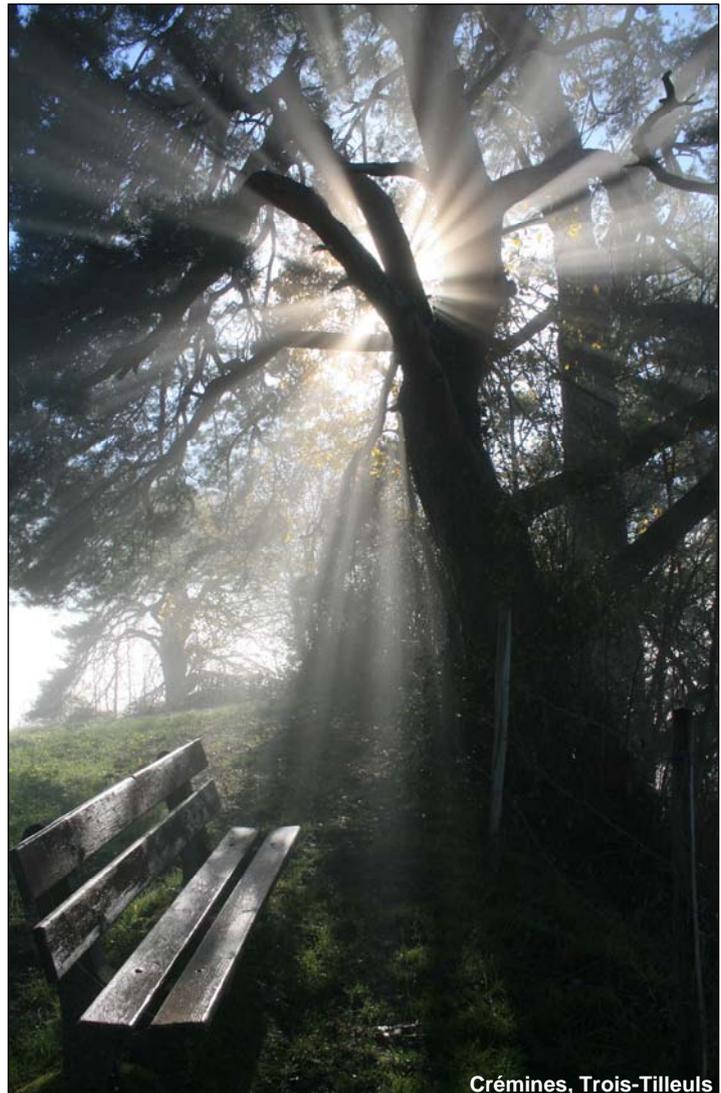


remplissait d'étonnement et d'admiration. Seul un poète digne de ce nom, parviendrait à décrire ce que j'ai ressenti lorsque je suis parvenu pour la première fois au sommet à quatre mille mètres d'altitude. Les rayons frissants du soleil levant séparaient l'ombre de la lumière, soulignant le moindre pli, la plus petite ride. Il y avait sous mes yeux deux mondes: à mes pieds, dans l'ombre de la vallée insondable, celui des profondeurs; et, vers l'horizon, celui de l'étendue. Je levais et je baissais mes yeux, passant de l'un à l'autre. Le nom des sommets m'importait moins que la beauté qui se dégageait de toutes ces formes imbriquées les unes dans les autres. Si j'évoque ici les quelques courses alpines dépourvues de difficulté et d'intérêt sportif que j'ai faites, c'est en raison de leur parfaite réussite sur le plan des joies montagnardes et sur celui de la franche camaraderie. Trois de mes compagnons de cordée ne sont plus de ce monde, vaincus par la maladie. Ils ont passé sur l'autre versant. Je pense souvent à eux. Avec eux j'ai vécu des moments inoubliables. Nous avons passé ensemble d'heureuses vacances au cours desquelles nous avons fait quelques belles courses. J'ai connu avec eux la camaraderie de la cordée. Quand le film de ces excursions se déroule dans la chambre noire de ma mémoire, je ne puis échapper à la nostalgie.

Après des études littéraires, j'ai embrassé une carrière administrative en tant que gestionnaire d'un établissement de santé. Ce n'était pas ce que j'avais prévu, mais "on ne lutte pas contre la force du destin" (*Eschyle*). De mes années de jeunesse j'ai gardé l'envie d'aller par les chemins et d'ouvrir l'œil. À l'heure de la retraite, j'ai décidé de reprendre une de mes passions: l'écriture. Comme "la glèbe qui dénoue sa ceinture" au printemps comme disait *Virgile*, ce fut la fin d'une période. La poésie foisonnante était affranchie du carcan administratif. Festin d'émotions, émois colorés, volupté nouvelle. Un nouveau chapitre de sa vie allait commencer.

Un beau jour, adepte depuis de longue date de la marche sans exploit, j'ai cédé à la modernité: j'ai créé un site internet. J'ai commencé à y publier des articles. Je ne voulais pas que ce soit un guide pédestre, mais une sorte de journal dans lequel je livrais mes émotions, mes coups de cœur et dans lequel je racontais également des anecdotes. J'ai accompagné mes récits de photographies qui étaient autant de repères dans la mémoire du marcheur. Ainsi est né le site «Laisser vivre ses pas».

Je voulais y partager un florilège de petits bonheurs simples glanés au cours de mes balades. L'idée était de prendre les gens par la main pour leur faire découvrir de façon poétique, les beautés de la nature au fil des saisons. Mon site se voulait être une invitation à prendre son temps, à laisser s'exprimer les émotions, à «laisser vivre ses pas». C'était un hommage à la nature.



Crémines, Trois-Tilleuls



Raimeux de Crémînes, vue sur le Grand-Val

Mes articles étaient nés de mes heures de promenade, de rêverie, d'observation méticuleuse, d'enthousiasme devant chaque détail de la nature, lorsque le décor invite à s'asseoir et à rester juste là, tranquille, et à méditer. Ces longues heures passées à vagabonder étaient souvent pour moi le prétexte à un voyage intérieur dont j'ai révélé ensuite le fruit au lecteur. Le chemin était un alibi.

Au début je n'y croyais pas trop. Contre toute attente, mes articles ont eu un écho favorable auprès de nombreux internautes. Un réseau de lecteurs invisibles s'est petit à petit mis en place. J'ai été fasciné par ce plaisir de marcher et de raconter. Au fur et à mesure que les articles se succédaient, quelques lecteurs ont franchi l'obstacle de la timidité, des interdits ou des scrupules pour m'adresser un commentaire. Des commentaires enthousiastes, parfois empreints de lyrisme, signés d'un pseudo ou parfois d'un prénom et accompagnés d'une adresse e-mail. Certains lecteurs se sont même épanchés et sont devenus des amis. Ils m'ont encouragé à poursuivre, allant jusqu'à me conseiller de regrouper ces articles dans un livre. Si j'ai une sensibilité de poète, je ne me sens pas la vocation d'être un écrivain. Je ne suis pas suffisamment armé pour écrire un livre.

Pendant près d'un an, mon clavier m'a permis de donner une dimension poétique aux chemins parcourus. J'ai ainsi pu adjoindre de plus en plus de personnes au

miracle d'une journée dans la nature. C'était très motivant. J'ai ainsi publié au fil des quatre saisons, une centaine d'articles, "me mettant à nu", dévoilant mes émotions. Mon site a connu près de 7'000 visites. C'est bien plus que ce que j'espérais. Les quatre saisons d'une année m'ont offert des rendez-vous fragiles que j'ai voulu saisir avant que le temps n'efface ce qu'il m'avait donné. Mais un jour, le doute

s'est installé. Il suffit parfois d'un tout petit détail pour que la confiance que l'on a en soi se fissure. Nous avons tous nos périodes de doutes. Il faut alors oser prendre ses distances avec les autres pour faire le point. Il faut oser se mettre "entre parenthèses". Un choix que les autres doivent respecter. Il y a des blessures qui guérissent difficilement. Et quand elles guérissent, les cicatrices demeurent. Elles sont au fond du cœur. Pourquoi écrire cela? Et comment faire comprendre l'incompréhensible? Je ne fais pas facilement des confidences. Et d'ailleurs, est-ce bien nécessaire. La vie nous réserve parfois des surprises.

Mais le besoin de partager avec d'autres le "langage du dehors" était plus fort. C'est pourquoi j'ai créé une page sur Facebook que j'ai intitulée «Mes balades poétiques et photographiques». J'y publie mes photos accompagnées de textes poétiques courts qui sont le reflet de mes états d'âme. Quand mon moral est au plus bas, les forêts m'offrent leurs mousses tendres, les rivières et les oiseaux leurs chants. Dans les matins humides de rosée ou dans les matins de gel ou de neige, la nature m'apporte le réconfort. Lorsqu'elle s'endort en hiver, ou lorsqu'elle se réveille au printemps, il me suffit de la regarder, de l'écouter, pour être rassuré. Quant à l'aube des jours, des foyers s'allument dans le ciel, je pars à la découverte du silence des forêts profondes, des rivières qui chantent.



Chemin faisant, j'ai rencontré des personnes attachantes. Je les ai rencontrés parfois au détour d'un chemin qui s'ouvrait sur les prés, ou qui serpentait sur les flancs d'une montagne. Je me souviens particulièrement de ces jurassiens du *Grand Val* qui m'ont offert leur amitié alors que les premiers rayons du soleil automnal buvaient les brumes du matin faisant resplendir la blancheur des rochers et jouaient entre les feuilles des arbres qui s'étaient teintés de rouille et d'or sans nuire au vert profond des sapins. Ils m'ont offert leur amitié. Ce fut un instant béni. J'ai continué mon chemin en suivant leurs précieuses indications, sous un ciel bleu de porcelaine, en direction d'un torrent qui cascadaient allègrement entre les rives abruptes. Ce fut le début d'une très belle journée. Quelque temps après, j'ai renoué le contact avec eux. Ce furent des retrouvailles heureuses et joyeuses. Ce furent des instants de bonheur ineffable. Leur accueil témoignait d'une amitié qui m'était précieuse. "L'amitié double les joies et réduit de moitié les peines" disait *Francis Bacon*. Après avoir jeté un dernier regard sur leur vallée illuminée par les derniers rayons du soleil,

je suis reparti avec en moi la certitude que je reviendrai leur rendre visite.

Depuis lors, j'ai pu tisser d'autres liens très forts avec les jurassiens, notamment avec la *Confrérie St Hubert du Grand Val*.

Bien que n'étant pas chasseur, *René Kaenzig* m'a ouvert les pages du bulletin d'information *Notr'Canard*, afin que j'y publie une dizaine d'articles qui relatent mon vécu dans cette magnifique vallée au fil des saisons.

Un autre chasseur invétéré du *Raimeux* m'a offert son amitié. Ces liens d'amitié m'ont permis de lever le voile sur des idées reçues. Le chasseur est un allié de la nature et la chasse est une terre de partage.

J'ai vécu avec les jurassiens, notamment ceux du *Grand Val*, des instants fugaces mais très forts. Si Dieu le veut, il y aura d'autres instants aussi rares que précieux. Il faudrait pouvoir arrêter le temps quand notre existence nous fait d'aussi précieux cadeaux. D'avance, merci à eux. Je les en remercie. «Les souvenirs du bonheur passé sont les rides de l'âme» (*Xavier de Maistre*).